

LA CRITIQUE DE PASCAL MÉRIGEAU

La nuit et le beau temps



Il était une fois en Anatolie, de Nuri Bilge Ceylan (2h30)

Au cinéma le temps fait tout à l'affaire. Le temps qui passe, oui, et parfois il semble s'éterniser, mais aussi le temps qu'il fait, la pluie et le soleil se voient à l'écran, la chaleur se mesure à la nature des vêtements et à la transpiration, le froid au brouillard qu'exhalent les personnages. Il est rare, en revanche, que le spectateur éprouve les températures, même les plus extrêmes, mais le film de Nuri Bilge Ceylan fait descendre sur la salle le froid sec, impérieux, dont est saisie la campagne anatolienne en cette nuit traversée par un groupe d'hommes en quête d'un cadavre. C'est là comme la confirmation de ce que cette nuit ne ressemble à aucune nuit de cinéma, que l'on dirait trouée seulement par les lanternes des automobiles, tout à la fois ordinaire, car pareille à toutes les autres nuits depuis que le monde est monde, et unique absolument: de même que ces hommes n'oublieront jamais ce qu'ils ont vécu, le spectateur conservera en mémoire longtemps ce qui dans un premier temps peut paraître une expérience sensorielle quasiment inédite, mais qui serait d'une portée forcément limitée, et qui peu à peu en vient à composer une page d'humanité. Entre la tombée du jour, trois hommes dont on ignore tout s'alcoolisent dans un trou perdu, à la fin de la matinée suivante, une femme et un gamin partent vers un lendemain dont ils ne savent rien, des êtres se sont révélés, à eux-mêmes pour certains, offrant en partage au spectateur la connaissance qu'ils ont acquise des liens secrets qui les unissent, de leurs propres mystères, de tout ce qui les fait nos semblables, tout anatoliens et tout médecin, commissaire ou assassin qu'ils soient. La radicalité du cinéma de Nuri Bilge Ceylan impose ainsi son évidence et son urgence, le film puise au plus profond du terreau humain pour dénuder les racines,



La Pluie et le Beau Temps, d'Ariane Doublet (1h14)

semblables à celles des arbres entre lesquelles une pomme tombée de sa branche trace son chemin, qui n'appartient qu'à elle et qui pourtant la conduit là où toutes les pommes vont, et finissent. Et point n'est seulement besoin de se souvenir que le cinéaste, qui avec « Il était une fois en Anatolie » a réalisé son chef-d'œuvre, avait donné à un de ses films précédents le titre « les Climats ».

C'est par le truchement d'internet que les paysans normands maintenant interrogent le ciel, ou du moins tentent de deviner l'inclination de ses caprices. Ceux qu'a filmés Ariane Doublet, en tout cas, qui ne sont pas il est vrai comme tous les paysans, car eux, en effet, commercent avec la Chine: peut-être ne le saviez-vous pas, mais la probabilité est grande que le lin qui a servi à confectionner, en Chine, le vêtement que vous portez provienne de Normandie. Ce sont ces allers et ces retours que la cinéaste a captés, s'aidant également des images filmées dans les usines et les dortoirs chinois par son confrère Wen Hai. Aux tourments que la chaleur et l'instabilité du cours du lin causent aux agriculteurs de France, le film associe l'obstination butée à laquelle se trouvent réduits les ouvriers de Chine, et pour cela il suit aussi les intermédiaires, des gens qui en dollars ou en yuans renminbi savent compter, et aussi quelques interprètes, et des ordinateurs. « La Pluie et le Beau Temps » livre sur la mondialisation une vision de biais, et ainsi d'autant plus féconde. Entre autres informations, le film livre celle-ci: les Chinois considèrent que leurs employés leur coûtent trop cher désormais, ils songent à délocaliser leurs usines. En Inde peut-être bien.

P. M.

Tous les films, toutes les salles et toutes les séances pour la France entière sur Nouvelobs.com.